

## Sommaire

Prologue — 11

**I.** Questions de terminologies — 23

**II.** État de l'art en Occident — 33

**III.** L'affaire Gutenberg — 37

**IV.** Mes trop chers compagnons — 61

**V.** La typographie savante  
contre l'imprimerie marchande — 81

**VI.** Contrôler - châtier — 105

**VII.** Casser les bras — 137

**VIII.** Statufier, statufier! — 161

**IX.** Une ingénierie du consentement — 191

**X.** *Zodiaque* et l'édifice-livre — 219

**XI.** L'invention du 9<sup>e</sup> art — 237

**XII.** Ça ne te plaît pas? Fais-le toi-même — 259

Épilogue — 277

Notes — 283

Bibliographie sélective — 299

Glossaire — 303

Index — 311

## Prologue

Raconter l'histoire de la chose imprimée c'est d'abord se heurter à la question des mutations sociales et techniques qui ont ponctué l'évolution de l'ensemble des procédés qui composent l'imprimerie. Outre le fait de déposer de l'encre sur un support, quel rapport entre le faiseur de livres incunables, érudit qui côtoie ses quelques compagnons chargés de « picorer » les lettres dans la casse ou de manœuvrer la presse à vis, et l'industriel contemporain conduisant une armée de techniciens ultraspecialisés chargés d'assurer l'approvisionnement d'énormes machines (KBA [König & Bauer], Heidelberg, Wifag, Manroland...)? Cet ouvrage n'a toutefois pas pour ambition de narrer par le détail les évolutions des procédés de composition ni des méthodes d'impression. Nous ne dirons presque rien des questions de foulage, de thixotropie ou de clivage de l'encre, quoique<sup>1</sup>.

L'attention sera davantage portée sur la manière dont la chose imprimée a été et est encore perçue par ses usagers : les lecteurs, population des plus « plétho-atypique » qui comprend évidemment les bons et mauvais lecteurs en plus des censeurs et autres préfets en tout genre. Brosseur un portrait culturel et politique pourrait sembler anachronique tant l'affaire semble entendue. Rabelais, dans un passage de *Pantagruel* (chap. 8), posait dès le xvi<sup>e</sup> siècle ce dont

## Une histoire de l'imprimerie

chacun devrait être persuadé depuis : « l'imprimerie, qui fournit des livres si élégants et si corrects [...] a été inventée [...] par une inspiration divine, alors qu'au contraire l'artillerie l'a été par une suggestion diabolique ». Cet avis largement partagé, l'imprimerie est un art merveilleux qui touche au divin par sa capacité à donner une forme solide aux pensées, n'est pourtant pas unanime, loin de là : des opinions contraires subodorent le pouvoir subversif, voire diabolique, de la nouvelle invention. Elle ne surgit d'ailleurs pas au milieu de nulle part, par simple illumination divine.

À partir du milieu du xiv<sup>e</sup> siècle, en Europe, se développe, à l'instigation des mystiques rhénans (Maître Eckhart, Ruhlman Merswin, Heinrich Suso et Jean Tauler...), une nouvelle pratique de lecture, la *lectio spiritualis*<sup>2</sup> qui est diffusée dans les écoles des frères de la Vie Commune. Ce mode de lecture est lié à une nouvelle spiritualité, la *devotio moderna*, qui invite le lecteur à actualiser les images mentales issues de sa lecture dans sa quotidienneté. Parallèlement, dans les milieux monastiques, mais aussi chez certains réguliers, la réforme de l'Observance réclame un retour aux sources du christianisme. La copie du texte, considérée comme un exercice spirituel à l'instar de la lecture à haute, moyenne ou voix basse, est mobilisée dans les pratiques spirituelles. Le livre devient un espace privilégié du regard de l'âme. Cette « Renaissance scribale<sup>3</sup> » se poursuit jusqu'à la Réforme luthérienne enjambant la période manuscrite et les débuts de l'imprimerie et induit une demande accrue, une diffusion élargie et une intensification de la production de livres.

Au Moyen Âge, gens du livre et gens de lettres se côtoient. *Scriptoria* des monastères et ateliers de copie des universités regroupent les copistes, rubricateurs, libraires et autres métiers du livre manuscrit, tandis que les auteurs, professeurs et étudiants

ou les clerks sont installés à proximité directe. Ces cénacles partagent connaissances et culture, mais aussi modes et lieux de vie, à l'écart du grand monde, dans et pour les livres.

L'imprimerie occidentale qui apparaît entre Strasbourg et Mayence entre 1440 et 1454 bouleverse ce petit monde clos et contrôlé en l'ouvrant très largement, mais aussi en dérégulant les usages éditoriaux traditionnels, en bouleversant profondément les modes de production, de diffusion et d'appréhension de la chose imprimée<sup>4</sup>. Pour prendre la mesure de la révolution : « On peut dire de l'imprimerie ce que Campano, évêque de Teramo, disait d'Ulrich Han, l'un des premiers imprimeurs de Rome : "Imprimit ille die quantum vix scribitur anno." (Il imprime en un jour ce qu'on écrit à peine en un an.)<sup>5</sup> » Rapidement, chacun peut acquérir des livres, découvrir les idées nouvelles et en discuter afin de construire sa propre opinion comme le rappelle avec effroi l'humaniste, philologue et historien italien Giorgio Merula dans sa préface des *Scriptores rei rusticae*, un recueil de textes d'auteurs latins de l'Antiquité consacrés à l'agriculture et à la vie rurale, imprimés chez Nicolas Jenson, à Venise, en 1472.

Des questions qui, en des temps plus heureux, restaient cachées, secrètes, à peine maîtrisées par les hommes les plus sages, sont à présent publiquement discutées en pleine rue, par les individus les plus vils, et en langue vulgaire.

Car pour l'essentiel des gens de lettres, la culture est d'abord et exclusivement gréco-latine. D'ailleurs le cadre de la formation intellectuelle comme de l'éducation littéraire découle directement de l'Antiquité et des raffinements de la rhétorique antique. Les langues romanes qui apparaissent durant le Moyen

## Une histoire de l'imprimerie

Âge sont d'abord rejetées par l'élite culturelle parce que trop éloignées de la latinité, seul cadre incontestable auquel les intellectuels tentent de se mesurer. Les langages naturels ou « vulgaires », les langages des « simples » sont considérés comme des sous-produits issus de la dénaturation de la langue latine<sup>6</sup>. Le langage naturel est donc, selon le récit étiologique de la formation des langues, le résultat de l'un des châtiments babéliens (l'incompréhension linguistique qui succède à l'âge d'or d'une langue originelle unique) par un processus de détérioration progressive<sup>7</sup>.

Les vulgaires sont ainsi réputés frustes, erratiques quant à leurs évolutions, incapables de rendre les subtilités de la rhétorique et même de traduire des abstractions. Toutefois, si l'ouvrage de Merula est en latin, l'une des langues du savoir (avec le grec et l'hébreu), bien des ouvrages sont, à partir du premier d'entre eux, en 1461, imprimés en langage naturel qui n'était jusqu'à présent pas écrit.

Le mouvement d'habilitation des langages naturels a débuté avant l'invention de l'imprimerie. Au Moyen Âge, certains prédicateurs s'étant mis à parler aux simples avec les mots des simples ont constitué la structure de la langue française<sup>8</sup>. Mais l'imprimerie est un puissant catalyseur. Le livre imprimé qui dès ses débuts cherche à stimuler un nouveau lectorat se décline rapidement en vernaculaire. Il participe à l'élévation des langages vernaculaires (italien, français, allemand...) au rang de langues en plus de permettre la « visibilité » de la culture du peuple. L'enjeu est tout autant économique que culturel. En plus de permettre un accès plus aisé aux textes et aux idées à un nombre toujours croissant de lecteurs, plus le lectorat s'étend, plus les tirages des ouvrages augmentent et moindre est le prix du livre à l'unité. L'accès ainsi favorisé à

des catégories qui jusqu'alors n'avaient pas d'ouverture vers la culture savante suscite un dédain des intellectuels latinisants pour cet autre ordre de la culture qui se révèle par le livre imprimé, la culture populaire.

### *Lettrés et illettrés, langage ou langue*

La culture savante latine, jusque-là privilège d'une toute petite frange de la population, les *litterati*, littéralement les lettrés (gens de lettres) que sont les clercs et les intellectuels, a été traduite et publiée en quelques décennies dès la fin du xv<sup>e</sup> siècle par la typographie. Désormais, les *illiterati* (illettrés) c'est-à-dire les « gens du commun » ont accès à la culture écrite dans un langage qu'ils maîtrisent. Si ces derniers n'ont pas les grades les plus élevés des études universitaires, illettré ne veut pas nécessairement dire qu'ils ne savent pas lire ni écrire, simplement qu'ils ne maîtrisent pas les subtilités de la langue latine. L'arrogance de Merula peut bien se déverser, le mouvement est entamé et irrémédiable, mais pas sans résistance.

De longue date, l'imprimerie a ainsi été accusée de pervertir, au choix : la jeunesse, les âmes, les femmes, les hommes, les simples, les clercs... de stimuler l'oisiveté, l'acédie, l'hérésie, la révolte, l'onanisme, le suicide ou les cheveux longs... d'encourager la désobéissance, l'intempérance, l'immoralité ou le désordre... de diffuser plus ou moins ouvertement la « mal-pensance » à l'encontre de sa « vocation supérieure » voire de vicier les esprits. La tête dans les limbes, mais les pieds en enfer. Il n'est pas toujours simple d'être le procédé permettant de produire un objet matériel, concret, le livre, qui est lui-même producteur d'abstractions, d'émotions plus ou moins avouables, la pensée.

## Une histoire de l'imprimerie

Il faut dire que les gens des métiers du livre qui ont longtemps la maîtrise absolue sur la chaîne du livre n'ont rien pour rassurer le nanti, le prêtre et l'ignare. Ils œuvrent dans un univers crasseux de plomb et d'encre, dans des arrière-cours sombres, des caves. Partageant un parler « ésotérique », leurs pratiques sociales sont baroques, presque sectaires, souvent clandestines, leur statut d'intellectuels ouvriers : suspect.

Il est vrai que le rapport privilégié qu'entretiennent les gens du livre avec la culture savante et dominante leur permet de côtoyer les gens de lettres : auteurs, philologues, traducteurs, artistes et penseurs, de les recevoir « sur le marbre » et... de les corriger<sup>9</sup>. Ainsi, certains d'entre eux visionnaires, utopistes ou illuminés transgressent les barrières, naviguent, passent de gens du livre à gens de lettres ou inversement (Pierre Joseph Proudhon, William Morris...). Ceux-là envisagent l'imprimé autrement que comme portefaix des pouvoirs dominants. Selon eux, la chose imprimée devrait d'abord être vectrice d'une culture plus universelle au service d'une très haute ambition : éclairer le monde, tout le monde.

### *Sur l'art et ses faiblesses*

En plus d'avoir un solide esprit de corps et de fortes convictions sociales et politiques, les gens du livre cultivent le sentiment d'incarner l'aristocratie ouvrière, une sorte de contre-pouvoir à ceux qui voudraient, et parmi eux beaucoup de gens de lettres, depuis Gutenberg, aliéner la formidable aptitude de l'imprimé à diffuser les idées. Composer et dupliquer des textes, même dans une cave, c'est d'abord maîtriser, souvent mieux que les auteurs, la langue écrite et les codes graphiques du savoir. C'est avoir à disposition un privilège absolu, celui de

reproduire convenablement, approximativement ou pas du tout la pensée ; celui de choisir qui sera porté au panthéon des scribouillards (imprimés, mais pas nécessairement lus) et celui qui sera oublié sans même que ses mots aient foulé le papier. Rappelons que le foulage est l’empreinte laissée par la partie imprimante de la forme typographique dans le papier. Comme le rappelait Paul Valéry : « C’est un jugement très précieux et très redoutable que d’être magnifiquement imprimé<sup>10</sup> ». Mais tous ne le sont pas, certains s’en désolent.

Le libraire et bibliophile Prosper Marchand, par exemple, a des états d’âme quant aux ouvriers chargés de la fabrication de son livre. Dans un avertissement daté du 31 mars 1740, il s’en ouvre à son lectorat :

Enfin, quelque soin que j’eusse pris, pour qu’il parût, comme il le devait, aux foires de Francfort et de Leipzig de 1739, la lenteur & la dissipation des ouvriers l’a fait traîner jusqu’à la fin de ce mois de mars de la présente année 1740 : retardement fâcheux, dont je suis obligé de me plaindre publiquement ici, afin de ne me point trouver en contradiction avec moi-même ; & mauvais procédé tout à fait propre à confirmer les plaintes continuelles des gens de lettres concernant les abus de l’Imprimerie<sup>11</sup>...

L’imprimerie serait affaire de génies ou d’abrutis avant même d’être le reflet d’ego plus ou moins bouffis d’auteurs ou d’acteurs de la chaîne du livre. Marchand n’inaugure pas ce registre des plaintes, car depuis les origines, le quasi-monopole de diffusion des idées par l’imprimerie condamne auteurs et penseurs à se plier aux conditions des typographes s’ils veulent être reproduits dans les pages d’un



## Une histoire de l'imprimerie

livre et diffusés. Or, la corporation peut se montrer sensible, voire chatouilleuse. Dans la version française, parue en 1785, de la *Plainte de la Typographie* (1569) d'Henri II Estienne, fils aîné de Robert I Estienne et à ce titre héritier de l'imprimerie familiale déménagée de Paris à Genève pour fait de religion (et autre monument des récriminations contre la typographie), on trouve cette réflexion moderne de l'éditeur du texte :

Les plus heureuses Inventions, après une origine brillante, ne sont pas affranchies de l'instabilité. Le génie, qui les a conçues, ne peut souvent les transmettre qu'à des esprits subalternes, qui les laissent dégénérer & s'avilir; jusqu'à ce que d'autres génies, animés du feu créateur, leur fassent reprendre leur premier éclat, & les portent même vers la perfection.

Tel fut le fort de l'IMPRIMERIE. Cet art, sinon le plus noble de tous, du moins le plus utile, puisqu'il sert, féconde, propage toutes les Sciences & tous les Arts, fut, au moment de sa naissance, accueilli comme un Présent du Ciel.

Il n'y eut d'abord que des gens de lettres qui osassent y porter la main. Les savants du premier ordre s'honorèrent de la fonction de correcteurs; sous de tels yeux, les productions typographiques furent dignes de la vénération de l'univers.

Mais, comme tous les citoyens étaient libres alors d'exercer cet art naissant, des mains aussi téméraires qu'inhabiles ne tardèrent pas à le faire tomber dans un état d'avilissement qui le rendit méconnaissable; en sorte qu'une découverte si propre à dissiper la barbarie, allait elle-même en être la victime<sup>12</sup>.

Charité bien ordonnée commençant par soi-même, l'éditeur anonyme du texte (identifié à Augustin-Martin Lottin) pense à lui lorsqu'il évoque de nouveaux « génies, animés du feu créateur » qui régénèrent un art tombé au plus bas. Car, pour reprendre la fameuse formule apocryphe attribuée à Paracelse, « Tout est poison, rien n'est poison : c'est la dose qui fait le poison ». En l'occurrence le poison, en cette fin de l'ancien régime typographique<sup>13</sup> et à la veille de la Révolution française, c'est la multiplication des « mauvais livres », mais aussi des imprimeries plus ou moins clandestines mues par de mauvais artisans qui pervertissent l'art hérité des grands ancêtres sans même parler des contrefaçons qui ralentissent le pouvoir d'émancipation offert par la presse à imprimer.

### *De l'âge d'or à l'âge de Saturne*

Les gens du livre lorsqu'ils se mettent en scène, tel Lottin, au XVIII<sup>e</sup> siècle, réitèrent un dispositif rhétorique déjà éprouvé par les humanistes de la Renaissance à propos de l'imprimerie (âge d'or, retour aux sources du savoir, renouveau de l'éducation, victoire de la lumière diffusée par les livres sur les ténèbres du Moyen Âge). En se fondant sur le modèle de la *Quatrième Bucolique* de Virgile qui annonçait, succédant à l'âge de fer, le retour d'un âge d'or aussi appelé règne de Saturne, ils explorent le paradigme de tout mythe de la chute : une période faste (le XV<sup>e</sup> siècle, époque de la typographie naissante) suivi d'une faute (l'ouverture du métier à tous au XVI<sup>e</sup> siècle), elle-même sanctionnée par un châtiement (la dégradation de l'art d'imprimerie par ces illettrés à peine capables de salir du papier à partir de la fin du XVI<sup>e</sup> siècle). Pour Lottin et ses confrères, l'âge de Saturne s'ouvre qui repose sur la puissance

## Une histoire de l'imprimerie

de la mécanisation de la fabrication du livre, mais aussi sur les progrès de la typographie à la suite de la constitution de la « Petite Académie » missionnée pour réformer la typographie royale, dirigée par Jacques Jaugeon et qui comptait dans ses rangs le graveur Louis Simonneau, le directeur de l'Imprimerie royale Jean Anisson et Philippe Grandjean, graveur et conservateur de la fonderie royale.

Associés à l'idéologie des Lumières (connaissance, liberté, tolérance), la capacité démultipliée des machines métalliques qui succèdent aux anciennes presses de bois et bientôt les mécanismes de composition semi-automatiques vont permettre, pense-t-on alors, de lutter contre tous les obscurantismes et d'accéder à une période de justice, d'opulence et de bonheur, mais aussi à une renaissance de l'imprimerie, à l'avènement de Saturne. Mais Saturne se fait attendre. L'imprimeur Georges-Adrien Crapet, dans ses *Études pratiques et littéraires sur la typographie* publiées en 1837, confesse bien des années plus tard qu'« un livre sans faute est une chimère aussi rare que les centaures et les hippocriphes [sic]<sup>14</sup> ». La petite histoire ne nous indique pas si le *ph* d'hippogriffes à la place d'un double *ff* est une erreur de l'auteur, un hellénisme pédant, une subtile allusion à Sébastien Gryphe et aux griffarins (dont nous aurons l'occasion de reparler) ou un croc-en-jambe d'un compositeur sourcilleux de cette mise en cause du métier.

Aujourd'hui, en cette période où l'artillerie – diabolique et antithèse de l'imprimerie selon Rabelais – résonne à nouveau aux marches de nos démocraties, que le droit de s'informer et de s'exprimer est trop souvent foulé aux bottes, que l'obscurantisme ressurgit régulièrement et que l'impression périlicite au profit des supports numériques et des injonctions à nous inscrire dans une inéluctable dictature de

l'écran, il est primordial de rappeler le rôle éminentement politique et social de la chose imprimée, des gens du livre et des gens de lettres.

C'est ainsi qu'au fil des chapitres de ce livre nous allons égrener quelques pages significatives de l'histoire culturelle de l'imprimerie, de la chose imprimée, du livre, mais aussi des non-livres et autres éphémères tout en musardant du côté des pratiques. Il s'agira de souligner sur le temps long les essais plus ou moins constants et réussis des pouvoirs pour réduire l'emprise des gens du livre sur la fabrication de l'objet et accessoirement d'écarter les concurrents du grand loto du succès littéraire, les gens de lettres, parfois indociles. Ces tentatives de régulation voire de mise au pas des fabricants et des pratiquants d'un médium à la fois redoutable, terrible et pourtant prévenant, semblent ne jamais devoir cesser comme nous le montre l'actualité livresque et éditoriale quotidienne<sup>15</sup>. Contrepoint de ces tentatives d'appropriation et de sujétion, la structuration de récits étiologiques, la fabrication des mythes fondateurs dont Gutenberg est l'un des nombreux protagonistes. Il s'agit, très tôt dans l'histoire de l'imprimerie, en rattachant les typographes et les imprimeurs à un passé signifiant, de légitimer, structurer et protéger le groupe, son « biotope » et ses réseaux tout en confortant sa détermination, face à l'adversité, par des modèles idéels.

La solidarité des gens du livre est toutefois rapidement mise à l'épreuve entre instrumentalisation politique ou religieuse et pression économique croissante liée, entre autres, à l'industrialisation qui a longtemps été tenue à l'écart des ateliers d'imprimerie. Le choc a été d'autant plus violent qu'il a remis en cause les fondements de la profession basés sur une très forte expertise, la collaboration et l'entraide dans un processus catalysant l'intelli-

## **Une histoire de l'imprimerie**

gence de la main. Enfin, cette promenade, construite autour de l'interaction des dimensions mythologiques, économiques, sociales ou encore politiques de l'histoire de l'imprimerie et de la chose imprimée, nous mènera à l'époque contemporaine. Alors que l'imprimerie est devenue une industrie comme une autre, l'expérimentation, les transgressions graphiques n'ont pas cessé, elles se sont simplement déplacées pour continuer à opposer aux tenants du conformisme une salutaire bibliodiversité. Ce prologue – discours liminaire d'un ouvrage où l'on expose le sujet et servant parfois d'avertissement ou de dédicace – achevé, passons à la suite.